Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 16 (1966)

Heft: 4

Artikel: Les origines chrétiennes et romandes de Fribourg

Autor: Joho, Jean-Jacques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-80578

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES ORIGINES CHRÉTIENNES ET ROMANDES DE FRIBOURG

Par JEAN-JACQUES JOHO

A l'époque romaine, les grands centres, notamment les principales stations de la route menant du Léman à Bâle, ne se trouvaient pas sur le territoire de l'actuel canton de Fribourg. Celui-ci était cependant traversé par la grande voie, à plusieurs reprises, dans sa partie occidentale. La région de Fribourg a également connu la civilisation romaine, comme en témoignent de nombreux vestiges[1].

La frontière linguistique

Dès le VIe siècle, la lente infiltration des Alamans gagne le nord de la Suisse et finit par atteindre les Alpes bernoises; des incursions sont signalées jusque dans la région d'Avenches[2]. L'ancienne population, et avec elle la langue latine et la religion chrétienne, reflue vers le sud-ouest ou se retire dans les villes fortifiées. Quant au royaume burgonde, dont les centres de gravité restent Genève et Lyon, il s'étend vers le nord. Au cours du VIe siècle, il atteint l'Aar. Dans le canton de Fribourg, les vestiges de sa civilisation sont

[1] C. HAUPTMANN, *Freiburg zu römischer Zeit*, in *Freib. Gesch.blätter*, 1927, p. 217. Une rédaction plus détaillée du présent article sur les origines chrétiennes est déposée aux Archives d'Etat de Fribourg.

[2] P. E. MARTIN, *Etudes critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne*, Genève 1910, p. 195, 363. R. MOOSBRUGGER, *Der archäologische Aspekt*, p. 464 et s., 480; S. SONDEREGGER, *Der sprachgeschichtliche Aspekt*, p. 519. Ces deux derniers travaux font partie de l'article de M. BECK, «Bemerkungen zur Geschichte des ersten Burgunderreiches», in *Revue suisse d'histoire*, 1963.

groupés principalement dans les bassins de la Glâne et de la Sarine au sud de Fribourg, mais aussi au nord de cette ville[3].

Ainsi, ces deux nations se rapprochèrent de plus en plus l'une de l'autre. Au VIIe siècle, il se forma même une zone mixte, dans laquelle Burgondes et Alamans coexistèrent généralement en paix. Cette zone comprenait notamment une bande de territoire d'environ 10 km de largeur sur la rive gauche de l'Aar, depuis le lac de Bienne jusqu'à Thoune. L'influence des Alamans finit par l'emporter dans une partie de la zone mixte, ce qui entraîna le recul de la frontière entre les deux nations. Au VIIe siècle, Fribourg s'était trouvée dans la zone burgonde pure, séparée de la zone mixte par la Singine; plus tard, la frontière recula jusqu'à la Sarine[4].

On sait que les Alamans conservèrent leur idiome germanique, tandis que les Burgondes adoptaient, au plus tard à l'époque carolingienne, le latin ou son dérivé le français[5]. Ainsi, c'était chose faite depuis longtemps lors de la fondation de Fribourg.

C'est probablement dès l'époque carolingienne également[6] que les frontières ecclésiastiques et linguistiques en Suisse occidentale se fixèrent, pour se maintenir, sans grand changement, au travers des siècles du moyen âge. Au XIIIe siècle, en pays fribourgeois, le tracé de la frontière linguistique est à peu près le suivant: route de Morat à Gümmenen; cours de la Sarine de Gümmenen à Marly; cours de la Gérine. Ainsi, la zone de langue française dépasse la Sarine au sud de Fribourg, tandis que la zone allemande franchit cette rivière du côté de Chiètres. L'élément romand prédomine notamment à Barberêche, Marly, Praroman, et à plus forte raison dans tout le bassin de la Sarine au sud de Fribourg[7].

---

[3] MOOSBRUGGER, p. 480. SONDEREGGER, p. 504.

[4] SONDEREGGER, p. 524 et s.

[5] J. STADELMANN, *Etudes de toponymie romande*, Fribourg 1902, p. 104 et s.

[6] Au plus tard au XIe siècle, donc bien avant la fondation de Fribourg, cf. H. BÜTTNER, «Geschichtliche Grundlagen zur Ausbildung der alemannisch-romanischen Sprachgrenze im Gebiet der heutigen Westschweiz», in *Zeitschrift für Mundartforschung*, XXVIII, 1961, p. 198—200. SONDEREGGER, p. 513.

[7] A. BÜCHI, «Die historische Sprachgrenze im Kanton Freiburg», in *Freib. Gesch.blätter*, 1896, p. 35.

L'influence romande se fit sentir d'ailleurs au-delà de cette frontière du XIIIe siècle. D'une part, en effet, l'élément burgonde n'en fut pas entièrement éliminé, malgré le recul de la frontière; d'autre part, une partie de la région située outre-Sarine a appartenu au moyen âge à des propriétaires romands. A cela s'ajoute un fait très important: l'ancienneté de la paroisse romande de Marly [8], qui semble avoir englobé, à l'origine, le territoire d'autres paroisses de la région (Tavel, Guin, etc.). Dès lors, il n'est pas étonnant que plusieurs villages y portent, dans les plus anciens documents, un nom français, souvent oublié aujourd'hui depuis longtemps: *Vilarvuinun* (Wünnewil) dès 1180, *Basens* (Bösingen) dès 1228, etc. [9].

Les origines chrétiennes du pays fribourgeois

On sait que le christianisme a fait son entrée en Suisse occidentale dès l'époque romaine, le long des routes venant de l'Italie et de la Gaule, et dans les principales villes. Sur le territoire de l'actuel canton de Fribourg, c'est donc à proximité des grandes routes romaines que nous devons chercher les plus anciennes traces de l'évangélisation. Les Burgondes avaient adopté la nouvelle religion. Dès sa fondation en 515 ou, du moins, à une époque très reculée, le monastère de Saint-Maurice posséda des métairies à Vuadens et à Morat.

Dès cette époque, aussi, les premières paroisses rurales naquirent dans le pays. Citons, parmi elles, Domdidier et Dompierre, où l'on trouve, comme en d'autres paroisses très anciennes du canton, des *martereys*, c'est-à-dire des cimetières mérovingiens[10]. Vers 585, l'évêque Marius résidait à Avenches et fondait une église à Payerne, donc tout près des frontières fribourgeoises actuelles.

---

[8] J. P. Kirsch, «Die ältesten Pfarrkirchen des Kantons Freiburg», in *Freib. Gesch.blätter*, 1917, p. 137.

[9] Stadelmann, p. 93, 110 et *passim*.

[10] L. Waeber, «Les décanats de l'ancien diocèse de Lausanne», dans *Revue d'hist. ecclésiast. suisse*, 1941, p. 35. Kirsch, p. 91 et s. P. Aebischer, «Sur les martyria et les martyreta en général et les ‚martereys' fribourgeois en particulier. Contribution à l'étude de la christianisation de la Suisse romande», dans *Revue d'hist. suisse*, 1928, p. 184 et s.

Parmi les autres églises anciennes du pays fribourgeois, il faut citer Bulle et, plus près du chef-lieu, Belfaux, Ecuvillens et, à droite de la Sarine, Marly. Belfaux[11], qui nous intéresse particulièrement ici, était déjà dans l'antiquité un village d'une certaine importance, avec un lieu de culte païen. Sa paroisse remonte probablement à l'époque mérovingienne, puisqu'elle avait son marterey et que son patron était saint Etienne, dont le culte était alors très en vogue. Avant la fondation de Fribourg, le doyen de Belfaux était l'un des principaux dignitaires ecclésiastiques de la région.

Les paroisses étaient groupées en décanats, dont la création remonte au plus tard au début du XIIe siècle. Quant aux frontières entre diocèses, elles s'étaient fixées dès le VIIIe siècle; le pays fribourgeois a toujours fait partie du diocèse d'Avenches, devenu, à la fin du VIe siècle, le diocèse de Lausanne. Notons à ce propos que ces frontières ecclésiastiques ne tiennent pas nécessairement compte des divers groupes ethniques et linguistiques et qu'un diocèse, par exemple, peut très bien englober une minorité parlant une autre langue que la cour épiscopale.

Les monastères

Dans l'histoire du canton de Fribourg, les monastères de divers ordres ont joué, à diverses époques, un rôle considérable. Grâce au pouvoir temporel qu'ils détenaient en de nombreux points du territoire fribourgeois, ou grâce à leur implantation au cœur même de la ville, ils ont fait profiter les Fribourgeois de leurs diverses activités, qu'elles fussent de caractère agricole ou artisanal, ou consacrées plutôt aux œuvres charitables et spirituelles. Leur influence a souvent permis d'établir un contact fructueux avec de lointaines régions. Ce mouvement civilisateur s'est opéré du sud au nord et de l'ouest à l'est; il vient donc exclusivement de terres romandes.

Saint-Maurice. Le plus ancien couvent qui fut possessionné dans le canton de Fribourg fut l'abbaye de Saint-Maurice ou d'Agaune, fondée au début du VIe siècle et influencée dès les origines par des établissements analogues situés à Genève, Lyon et Vienne (Isère).

[11] Kirsch, p. 132. Aebischer, *Sur les martyria*, p. 201 et s.

A l'époque carolingienne, l'abbaye possédait des domaines à Vuadens, Morat, Torny-le-Grand, Grenilles, etc. D'autres possessions en pays fribourgeois s'y ajoutèrent jusqu'au XIIe siècle. Sous le règne de la dynastie rodolphienne, notamment, l'abbaye fut un des principaux centres religieux du pays, et son rayonnement s'étendit fort loin[12]. Elle eut des domaines jusque dans la seigneurie de Grasburg sur la Singine, à Köniz et à Bümpliz. On a attribué aux rois de Bourgogne, protecteurs de Saint-Maurice, la fondation de l'église de Köniz, vers 930[13]. Celle-ci était, au XIIe siècle, le centre d'un décanat qui s'étendait jusqu'aux portes de Fribourg.

Le Grand-Saint-Bernard. L'hospice du Grand-Saint-Bernard ou du Mont-Joux posséda dès la première moitié du XIIe siècle, le long des voies menant de l'Italie au nord de la France, des hôpitaux ou prieurés qui accueillaient les voyageurs[14]. Plusieurs de ces établissements s'échelonnaient entre Vevey et Fribourg; leur existence, prouvée dès 1177, et la fondation de Fribourg, une vingtaine d'années plus tôt, montrent qu'une nouvelle route, orientée vers le Grand-Saint-Bernard, s'était ouverte alors[15].

Ce groupe fut complété, au plus tard en 1228, par l'hôpital de Saint-Pierre, situé aux portes mêmes de Fribourg et dépendant également du Mont-Joux, dont il constitua le poste le plus avancé sur le Plateau suisse.

Les chanoines de l'hospice du Grand-Saint-Bernard contribuèrent activement à répandre en Suisse occidentale le culte de saint Nicolas. Ils lui avaient dédié l'église de leur hospice; ils lui consa-

---

[12] L. Dupont-Lachenal, «Fribourg et Saint-Maurice», dans *Les échos de Saint-Maurice*, octobre 1955, p. 219 et s. M. Benzerath, *Die Kirchenpatrone der alten Diözese Lausanne im Mittelalter*, thèse lettres Fribourg 1914, p. 126 et s.

[13] Benzerath, p. 134. J. Siegwart, *Die Chorherren- und Chorfrauengemeinschaften in der deutschsprachigen Schweiz vom 6. Jahrhundert bis 1160*, thèse théol. Fribourg 1962, dans *Studia friburg.*, Nouvelle série, n° 30.

[14] H. Ammann, «Zur Geschichte der Westschweiz in savoyischer Zeit», dans *Revue d'hist. suisse*, 1941, p. 33 et s.

[15] P. de Zurich, *Les origines de Fribourg et le quartier du Bourg aux XVe et XVIe siècles*, dans *Mém. et doc. de la Suisse romande*, 2e série, t. XII, 1924, p. 61—67. P. Kläui, «Zähringische Politik», in *Alemannisches Jahrbuch*, 1959, p. 100.

crèrent plusieurs de leurs établissements. Notons qu'à Fribourg, l'église paroissiale fut également placée sous ce vocable.

Cluny. Comme nous l'avons vu, la région de Payerne avait été christianisée de bonne heure. A l'endroit même où Marius, évêque d'Avenches au VIe siècle, avait construit sur sa propre terre une *villa* et une église, les rois de Bourgogne fondèrent, vers 960, le couvent clunisien de Payerne[16].

Les clunisiens s'occupent peu d'agriculture et d'artisanat, contrairement aux cisterciens; ils ne pratiquent pas eux-mêmes la cure d'âmes, mais se vouent principalement au service divin et pratiquent l'hospitalité. Leur activité culturelle est restée célèbre; quelques prieurés clunisiens ont tenu une école.

Le prieuré de *Payerne* était entré en contact avec la région fribourgeoise dès avant la fondation de la ville. Les sires de Glâne étaient ses bienfaiteurs; leur fondation, l'abbaye de Hauterive, profita à son tour de la générosité du prieuré[17]. Payerne, en effet, était richement possessionné dans les environs de Fribourg. Il possédait, à Fribourg même, un alleu que le fondateur de la ville[18] confisqua, puis restitua en 1177. Bien que Payerne n'ait pas tardé à reperdre les droits ainsi récupérés, ses contacts avec Fribourg furent néanmoins maintenus. En 1225, Fribourg prenait Payerne sous sa protection. Cet acte politique, le premier de ce genre, montre que la situation s'était renversée et que Fribourg était devenue une des grandes puissances du pays[19]. C'est à cette occasion, ainsi que dans un autre document de la même année 1225, concer-

---

[16] H. E. Mayer, *Die Peterlinger Urkundenfälschungen und die Anfänge von Kloster und Stadt Peterlingen*, in *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters* (tirage à part), Cologne 1963, p. 35.

[17] P. J. Gumy, *Regeste de l'abbaye de Hauterive*, Fribourg 1923, n°s 20, 21, 49, 62, 235.

[18] E. Isele, «Die Anfänge der Kirche St. Niklaus», in *Neue Berner Nachrichten*, 1957, n° 137, p. 6. *Fribourg-Freiburg, 1157—1481, ouvrage édité à l'occasion du 8e centenaire de la fondation de Fribourg*, Fribourg 1957, p. 75, 261 (abrégé ci-dessous: *Fribourg 1157*). Payerne aurait également possédé à Fribourg, au XIIe siècle, une chapelle qui devint l'église de Notre-Dame. Celle-ci a effectivement une origine très ancienne. Cf. A. Genoud, «La construction de Fribourg», dans *Revue suisse d'art et d'archéol.*, 1944, p. 8.

[19] Mayer, p. 86.

nant Hauterive, que le sceau de Fribourg apparaît pour la première fois, à peu près en même temps que les premiers sceaux communaux de Berne, Zurich et Soleure[20].

A la même époque, également, nous pouvons constater que Payerne était devenue une ville, ayant une foire annuelle que fréquentaient les moines de Hauterive. On a supposé que cette ville était une fondation des Zaehringen, peut-être antérieure à celle de Fribourg[21].

Le souvenir des sires de Glâne est également lié à deux autres prieurés clunisiens: celui de *Villars-les-Moines*[22], dont le nécrologe donne la version la plus sûre du massacre de Payerne, en 1127, où deux membres de cette dynastie perdirent la vie, et le prieuré de l'*île de Saint-Pierre*[23], où ceux-ci furent ensevelis. Ces deux couvents, fondés vers 1100, n'ont cependant jamais eu qu'une importance locale, et leurs relations avec Fribourg semblent avoir été insignifiantes. Rappelons cependant que l'avouerie de l'île Saint-Pierre appartint au comte de Kibourg, seigneur à Fribourg.

De même, le petit prieuré de *Rüeggisberg*[24], fondé vers 1070, n'a pas eu, du moins jusqu'à la fin du XIIIe siècle, de contacts intéressants avec Fribourg. Pourtant, lorsque naquit cette ville, le prieuré possédait sur le Gottéron des domaines qui touchaient presque ceux de Payerne.

Les prémontrés. Les membres de cet ordre, fondé en 1120, observent la règle de Saint-Augustin; ils s'astreignent à une grande austérité et assument diverses fonctions ecclésiastiques, notamment la cure d'âmes et la direction de paroisses. Leur premier établissement dans le diocèse de Lausanne est celui de la Vallée de Joux; le second, fondé en 1137, est l'abbaye de *Marsens* ou *Humilimont.*

---

[20] A. Kocher, *Die Besiegelung der Freiburger Urkunden im XIII. Jahrhundert*, thèse lettres Fribourg 1935, p. 19—20.

[21] Mayer, p. 81—88.

[22] B. de Vevey, *Le nécrologe de l'abbaye cistercienne de Hauterive*, Berne 1957, p. 6 et s. G. Schnürer, *Das Necrologium des Cluniacenser-Priorates Münchenwiler*, Fribourg 1909, p. III et s.

[23] Sur le lac de Bienne. B. Egger, *Geschichte der Cluniazenser-Klöster in der Westschweiz*, Fribourg 1907, p. 47.

[24] Dans le district bernois de Seftigen. F. Wäger, *Geschichte des Kluniazenser-Priorates Rüeggisberg*, thèse lettres Fribourg 1917, p. 13 et s., 52 et s.

Ce monastère n'a pas eu un rayonnement aussi intense que celui de Hauterive, par exemple, et n'a pas exercé sur Fribourg une influence aussi marquante. Cependant, dès les premières années, il fut l'un de ceux qui avaient acquis la sympathie des Fribourgeois, comme le montre la charte de 1182[25] autorisant ceux-ci à se faire ensevelir à Humilimont. Ses abbés assistèrent souvent à des donations ou à des accords concernant Fribourg et Hauterive. Ainsi, en 1263, un conflit opposant Hauterive aux sires de Villars est arbitré par l'abbé de Marsens[26].

Les cisterciens. Les cisterciens ont contribué dans une mesure particulièrement grande au développement du pays fribourgeois. Agriculteurs, constructeurs d'églises et de moulins, éleveurs, artisans et même commerçants, ils ont été, selon le mot de Pirenne, «les éducateurs économiques du peuple»[27]. Leur action fut d'autant plus efficace qu'elle se situe dans ce XIIe siècle où toutes les activités créatrices prirent un essor jusqu'alors inconnu.

Le plus ancien établissement cistercien qui entra en contact intime avec Fribourg dès les premiers temps fut *Hautcrêt*[28], fondé en 1134 par l'évêque de Lausanne. Malheureusement, l'histoire de Hautcrêt, pourtant si actif au moyen âge, reste encore à écrire. Néanmoins, les documents ne manquent pas. Ils permettent d'établir que des relations entre ville et abbaye existaient déjà vers 1180, peut-être même dès les origines de Fribourg[29]. Au début du siècle suivant, c'est à Hautcrêt que Berthold V de Zaehringen fait la paix avec le comte de Savoie. En outre, l'abbaye instrumenta fréquemment des chartes fribourgeoises. Deux familles fribourgeoises éminentes, les d'Englisberg et les de Riggisberg, furent particulièrement liées à l'abbaye de Hautcrêt.

En 1138, Guillaume de Glâne fondait à 5 km au sud de la future

---

[25] M. DE DIESBACH, «Regeste fribourgeois, 515—1350», dans *Archives de la Société d'hist. du canton de Fribourg*, 1912, p. 32.

[26] GUMY, n°s 544, 896.

[27] M. REYMOND, «Les grands courants monastiques en pays romand au moyen âge», dans *Echos de Saint-Maurice*, 1929, p. 102.

[28] *Alcrest, Altachrista.* Commune des Tavernes, distr. d'Oron.

[29] P. DE ZURICH, *Origines de Fribourg*, p. 265—266. H. HÜFFER, «Die Abteien und Priorate Welschburgunds unter den Zähringern», dans *Revue d'hist. eccl. suisse*, 1921, p. 144.

ville de Fribourg un nouveau monastère cistercien: *Hauterive*. Le premier abbé de cet établissement, Girard, vint avec douze moines de l'abbaye de Cherlieu (Haute-Saône), fondée quelques années plus tôt. Cherlieu, fille de Clairvaux, qui était elle-même fille de Cîteaux, fut aussi l'abbaye-mère de Hautcrêt. Le caractère romand du monastère érigé sur les bords de la Sarine ne fait aucun doute.

Hauterive se développa rapidement et ne tarda pas à devenir un foyer actif et rayonnant de culture et de piété. Dès les premières années, des bienfaiteurs, romands pour la plupart, enrichirent ses domaines. Lors de la fondation de Fribourg, Hauterive était en pleine croissance[30].

L'abbaye semble avoir eu, dès le début, des contestations avec des seigneurs voisins à propos de l'héritage des Glâne. Cependant, les choses s'arrangèrent toujours à l'amiable; dans les accords qui furent alors conclus, et où des Fribourgeois intervinrent, on trouve souvent la formule française «fit pas e fin» *(fecit pacem et fidem)*[31].

Hauterive était à la tête d'un domaine considérable, qui s'étendait principalement sur la rive gauche de la Sarine et dans le bassin de la Glâne. Ses moines l'exploitaient eux-mêmes et vendaient ensuite bétail, peaux, blé et vin. En outre, ils comptaient parmi eux des artisans qualifiés[32]. Cette activité économique les mit en contact étroit avec Fribourg, très probablement dès la fondation de celle-ci. Cette vraisemblance est d'autant plus grande qu'en 1157, précisément, le fondateur de Fribourg affranchit Hauterive de tout péage dans l'étendue de sa juridiction, comme pour encourager le commerce entre l'abbaye et la ville. Une lettre du duc antérieure à 1169 montre que Hauterive possédait à Fribourg une maison dont elle se servait pour l'écoulement de ses produits[33]. La plus ancienne mention du nom de Fribourg se trouve dans un acte de donation en faveur de Hauterive, qui semble dater de 1162, et qui est attesté notamment par *Anselmus dal Fribor*[34]. Un autre

---

[30] R. Pittet, «L'abbaye de Hauterive au moyen âge», dans *Archives de la Société d'hist. du canton de Fribourg*, 1934, p. 108.

[31] P. de Zurich, *Les origines de Fribourg*, p. 271 et s. Gumy, n° 94.

[32] Pittet, p. 150, 164 et s., 217 et s., 258.

[33] P. de Zurich, *Les origines de Fribourg*, p. 53 et 64 (pl. III).

[34] *Ibid.*, p. 40 et 48 (planche).

indice très ancien est fourni par la charte de 1182 autorisant les Fribourgeois à se faire enterrer à Hauterive[35]. Enfin, on a signalé des ressemblances entre l'église de Notre-Dame de Fribourg, dont la nef actuelle fut construite vers 1170, et celle de Hauterive[36]; l'existence d'un architecte commun est d'autant plus vraisemblable que Hauterive était encore en construction lors de la fondation de Fribourg, donc lorsque furent édifiés les premiers bâtiments de la ville.

On sait, en outre, que des Fribourgeois firent l'apprentissage de la pelleterie dans les ateliers du couvent. Une collaboration a pu exister également dans l'industrie du drap, qui prit une grande importance à Fribourg dès le XIIIe siècle, mais qui fut probablement pratiquée encore plus tôt à Hauterive[37].

Enfin, ville et couvent se sont assistés mutuellement dans la rédaction des chartes. Il est très probable que les Fribourgeois ont demandé à Hauterive, dès les premiers temps, d'instrumenter pour eux. Au XIIIe siècle, nous les voyons prendre une part active aux procès de l'abbaye. C'est aussi l'époque où l'usage du sceau commence à jouer un grand rôle dans les relations entre Fribourg et Hauterive. Le sceau de cette abbaye était fréquemment sollicité pour conférer aux actes fribourgeois une authenticité accrue. Cependant, l'inverse pouvait également se produire, et l'on trouve dès 1225 et 1236[38] le sceau de la ville appendu à des chartes établies en faveur de Hauterive.

On ne saurait parler de Hauterive sans évoquer également l'abbaye cistercienne de la *Maigrauge*, fondée en 1259 par le comte de Kibourg. C'était la première fois, depuis très longtemps, qu'un couvent de femmes était établi dans le diocèse[39]. Malgré la clôture

---

[35] Pittet, p. 75.

[36] A. Genoud, «La construction de Fribourg», dans *Revue suisse d'art et d'archéol.*, 1944, p. 3, et 1947, p. 83.

[37] J.-J. Joho, *Hist. des relations entre Berne et Fribourg jusqu'en 1308*, thèse lettres Berne, 1955, p. 32.

[38] Kocher, p. 19—20, 39 et s. Gumy, n°s 418, 425, 544. J. P. Graber, *Hist. du notariat dans le canton de Neuchâtel*, thèse droit Zurich 1957, p. 43 et s.

[39] On ne connaît que deux exemples plus anciens: le couvent de Notre-Dame à Baulmes (distr. d'Orbe) et celui de Saint-Paul à Lausanne. Cf.

rigoureuse qu'elle observa dès le début, la Maigrauge cultiva quelques relations avec l'extérieur; cependant, nous ne savons rien de ses contacts avec Fribourg à cette époque lointaine.

Autres seigneurs ecclésiastiques. Parmi les autres propriétaires ecclésiastiques du pays fribourgeois, nous ne mentionnerons ici, à part l'évêque de Lausanne, qui mérite un chapitre spécial, que l'évêque de *Sion.* Celui-ci posséda jusqu'en 1246 d'importants domaines dans la région du mont Vully; quelques Fribourgeois entrèrent en contact avec lui très tôt.

L'évêque de Lausanne

Nous avons vu que le christianisme s'était introduit de bonne heure dans les régions de Bulle, Avenches et Payerne. Or, ces établissements chrétiens ont souvent eu pour origine des droits de propriété temporelle de l'évêque, très anciens eux aussi [40]. L'évêque y ajouta plus tard d'autres biens en pays fribourgeois. Ce qui est spécialement intéressant à relever ici, c'est que la paroisse de Belfaux, un des ancêtres spirituels de Fribourg, dépendait directement de lui.

En 1157, l'année même de la fondation de Fribourg, l'évêque Amédée concluait un accord avec Berthold IV et assistait à l'octroi d'une charte ducale en faveur de Hauterive [41]. Malgré cela, il s'écoula un quart de siècle jusqu'à ce qu'un évêque de Lausanne fasse visite à Fribourg. C'est Roger, successeur de Landry, lui-même successeur d'Amédée, qui s'y rendit le premier, pour y consacrer l'église de Saint-Nicolas, le 6 juin 1182. A cette occasion, l'évêque autorisa les Fribourgeois à se faire enterrer dans trois monastères du pays [42]; en outre, il confirma des traités de paix entre Hauterive,

---

Cartulaire du chapitre de Notre-Dame de Lausanne, éd. C. Roth, dans *Mém. et doc. de la Suisse romande,* 3e série, t. III, 1948, p. 10 et 20. A noter, toutefois, le convent de Frauenkappelen près de Berne, qui existait en 1240.

[40] Kirsch, p. 98 et s., 103. Voir aussi H. Büttner, «Studien zur Gesch. von Peterlingen», dans *Revue d'hist. eccl. suisse,* 1964, p. 265 et s.

[41] P. de Zurich, *Les origines de Fribourg,* p. 62.

[42] *Recueil diplom. du canton de Fribourg,* Fribourg 1839 et s., t. I, p. 4.

d'une part, et les sires de Montsalvens et de Montagny, d'autre part [43].

Au siècle suivant, l'évêque ne semble être intervenu que rarement dans les affaires de Fribourg. Vers 1241, peu après son élection mouvementée, Jean de Cossonay y séjourna [44]. Plusieurs Fribourgeois, à cette époque, tenaient des fiefs de l'évêque, qui avait une maison dans la ville même. Toutefois, lorsque Fribourg se fut développée, qu'elle fut devenue, dès la première moitié du XIIIe siècle, une puissance économique et politique, le prélat lausannois ne semble pas y avoir conservé, en tant que seigneur spirituel, une grande influence, tandis que le clergé local et quelques monastères y jouaient un rôle prédominant.

Fribourg fut encore en contact avec d'autres personnalités ecclésiastiques lausannoises. Parmi elles, citons Maître Aymon, chanoine de Lausanne et doyen de Fribourg. Le même chanoine, ainsi qu'un autre Aymon, prieur des frères prêcheurs de Lausanne, sont nommés dans l'acte de fondation du couvent des cordeliers de Fribourg [45].

Les seigneurs laïques

Fribourg a été profondément influencée, en outre, par un certain nombre de seigneurs laïques dont les domaines s'étendaient aux alentours. Les premiers à mentionner ici sont les sires de *Glâne*, qui s'éteignirent, il est vrai, avant la fondation de la ville, mais qui furent les fondateurs de Hauterive. Il est superflu d'insister ici sur le caractère romand de cette dynastie, démontré par des relations étroites avec les couvents et les familles nobles du pays [46] et par la situation de ses domaines, qui englobaient probablement l'emplacement de Fribourg. Plusieurs de ces possessions, cédées aux couvents de Hauterive et de Payerne, devinrent, par la suite, fribourgeoises.

---

[43] P. DE ZURICH, *Les origines de Fribourg*, p. 272 et s. Cf. P. DE ZURICH, «Les origines du décanat de Fribourg», dans *Revue d'hist. eccl. suisse*, 1924, p. 94.

[44] JOHO, *Hist. des relations*, p. 12—13, 31 et 66.

[45] J.-J. JOHO, «La naissance de trois couvents de frères mineurs: Berne, Fribourg, Lausanne», dans *Revue hist. vaud.*, 1959, p. 65.

[46] PITTET, p. 26, 35 et s., 48 et s.

Les comtes de *Neuchâtel* recueillirent une partie de l'héritage des Glâne et devinrent ainsi des voisins de Fribourg. Ulrich II de Neuchâtel est témoin de l'acte de 1177 par lequel le duc de Zaehringen restitue à Payerne son alleu dans cette ville; Ulrich III, frère de l'évêque Berthold de Lausanne, possédait la vieille seigneurie d'Arconciel. Lorsque la famille se partagea en plusieurs branches, cette seigneurie échut à la branche d'Aarberg. Ulrich IV de Neuchâtel-Aarberg fit d'Arconciel un fief savoyard; c'est à lui que l'on doit le premier document rédigé en français dans le comté de Neuchâtel, en 1251 [47].

Les sires de *Montagny*, vassaux des comtes de Bourgogne, puis des Zaehringen, tirent probablement leur origine de Belp. Dès le milieu du XIIe siècle, au plus tard, il exista une seigneurie autonome de Montagny, située entièrement en terre romande, autour du château de Montagny-les-Monts. Ses seigneurs ne tardèrent pas à entrer en contact avec Fribourg et Hauterive. Au XIIIe siècle, Aymon Ier et son fils Aymon II, qui avaient réuni dans leurs mains les deux seigneuries de Belp et de Montagny, présentent un caractère bilingue assez marqué. Cependant, ils portèrent constamment le nom de Montagny. Aymon Ier est connu surtout par ses démêlés avec Payerne, dont il possédait l'avouerie; son fils devint vassal de Pierre de Savoie [48]. Un document de 1280 prouve que Montagny était une position importante sur la route de Fribourg à Payerne [49]. Peu auparavant, les domaines de la famille avaient été partagés entre les fils d'Aymon II; l'aîné avait reçu la meilleure part, celle de Montagny précisément. L'acte de partage lui donne le château de Montagny et tous les biens situés du côté de la Suisse romande, *Romana terra*, la Sarine formant la limite entre les deux seigneuries [50].

Parmi les témoins de l'acte de 1177 déjà mentionné, on trouve encore le seigneur Conon Ier d'*Estavayer*. Cette dynastie possédait à Givisiez, aux portes de Fribourg, l'avouerie de l'église et la justice

---

[47] *Fontes rerum bern.*, t. II, p. 342—343.

[48] F. Brulhart, «La seigneurie de Montagny», dans *Annales frib.*, 1925, p. 128 et s. J.-J. Joho, «Un inconnu: Le scribe de l'alliance de 1243 entre Berne et Fribourg», dans *Revue suisse d'hist.*, 1964, p. 555.

[49] Joho, *Hist des relations*, note 156.

[50] Joho, *ibid.*, p. 142, 148. *Fontes rerum bern.*, t. III, p. 219.

temporelle. Au XIIIe siècle, une famille fribourgeoise, les d'Englisberg, tenait ces biens en fief [51]. Signalons en outre que le patron de l'église de Givisiez, saint Laurent, est le même que celui de la très ancienne église d'Estavayer.

Pour clore cette liste, que nous abrégeons à dessein, il convient d'évoquer les comtes de *Savoie*. Nous avons montré [52] comment cette puissante dynastie s'installa peu à peu, jusque dans la région fribourgeoise, dès avant 1218. Ses principales positions dans le pays étaient Chillon, Villeneuve et Moudon; elle pouvait donc fermer à son gré les routes donnant accès au Grand-Saint-Bernard et à l'Italie. Fribourg, de son côté, était déjà très active dans le premier tiers du XIIIe siècle et avait établi le contact avec des terres lointaines, le Valais, le Faucigny, proches du comté de Savoie. Vers 1250, Pierre de Savoie, qui avait étendu sa domination dans le pays de Vaud et s'était attaché plusieurs nobles de la région fribourgeoise, entre en lutte ouverte contre Fribourg. C'est le point de départ d'une série interminable de conflits. Dès 1265, le comte Rodolphe de Habsbourg utilise Fribourg comme bastion contre la Savoie. Ce bastion fut d'ailleurs souvent en grand péril, isolé qu'il était parmi des positions ennemies très proches. A la fin du siècle, Fribourg s'allia momentanément à un membre de la dynastie savoyarde, Louis de Vaud.

Ces relations, si tendues qu'elles fussent, ne sont néanmoins pas restées sans influence sur Fribourg. D'importantes affaires ont certainement été traitées entre la ville et les comtes [53]. On sait que la Savoie a joué un grand rôle dans l'introduction du notariat et de la banque en Suisse occidentale [54]. Dans le domaine de l'art militaire, Pierre de Savoie fut un grand maître, qui apprit le métier des armes à plusieurs nobles du pays fribourgeois [55]; on peut admirer aujourd'hui encore les châteaux, caractérisés par leur donjon cylin-

[51] J.-J. Joho, «Contributions à l'hist. des premiers Englisberg», dans *Revue suisse d'hist.*, 1956, p. 9 et 26.

[52] Joho, *Hist. des relations*, p. 29 et s., 53, et note 326.

[53] *Ibid.*, p. 32, 46, 124, 127, et notes 170—171.

[54] *Ibid.*, p. 39. F. Elsener, *Notare und Stadtschreiber. Zur Gesch. des schweiz. Notariats*, Cologne 1962, p. 10—12.

[55] L. Blondel, «L'architecture militaire au temps de Pierre de Savoie», dans *Genava*, 1935, p. 283, 305 et s.

drique, qu'il a construits, lui et ses successeurs, à Bulle, à Romont, à Montagny, à Estavayer.

Nous parlerons plus loin des Zaehringen et des autres dynasties qui ont régné sur Fribourg.

Un peu de géographie

On sait que l'emplacement de Fribourg [56] a été choisi parce que le Bourg constituait une forteresse naturelle, dominant la Sarine en un lieu où cette rivière pouvait être franchie assez facilement. L'Auge a dû être habitée à une époque très ancienne. Cependant, pour accéder directement de là au plateau du Bourg, on n'a jamais disposé d'une autre voie que le raidillon du Stalden. Une fois franchi cet obstacle, les communications avec l'éventail des routes menant vers la Suisse romande sont faciles. C'est pourquoi la ville, née sur le plateau du Bourg, s'est constamment agrandie vers l'ouest; par le Stalden, en revanche, l'extension s'est bornée à l'Auge et à quelques têtes de pont exiguës sur la rive droite. Ces données géographiques contribuent à expliquer le dualisme de la ville de Fribourg: d'une part, les bas quartiers, touchant la frontière linguistique, donc fortement influencés par l'élément germanique; d'autre part, le Bourg et les quartiers supérieurs, entièrement tournés vers la Suisse romande [57].

Au temps des Zaehringen, Fribourg fait encore partie d'un vaste domaine qui la rattache à la Suisse allemande actuelle, et dont elle constitue le poste le plus avancé du côté du pays de Vaud. Dès 1218, cependant, elle apparaît sur la carte comme une tache isolée, comme une enclave du comté de Kibourg dans les terres de l'Empire. Son isolement sera augmenté encore, vers le milieu du XIIIe siècle, par les conquêtes de Pierre de Savoie, qui s'empare des prin-

---

[56] Voir notamment P. DE ZURICH, *Les origines de Fribourg*, p. 93 et s., et M. H. VICAIRE, «L'âme de Fribourg. Essai d'urbanisme historique», dans *Annales frib.*, 1951, spécialement p. 31 et s.

[57] G. CASTELLA fait remarquer, en outre (*Hist. du canton de Fribourg*, p. 51), que la population était plus dense sur la rive gauche, à l'époque de la fondation de Fribourg.

cipales positions environnantes. Nous verrons, plus loin, comment Fribourg cherchera à sortir de cette étreinte.

Toponymie de Fribourg. Parmi les noms de lieu plus ou moins anciens qui sont attachés à l'emplacement de la ville, certains apparaissent toujours à peu près sous la même forme, alors que d'autres, dont la traduction s'impose d'elle-même, sont mentionnés tantôt en latin, tantôt en allemand ou en français. En voici une brève énumération.

Sans nous attarder à étudier le nom de la Sarine, l'ancienne *Sanona*, dont l'origine celtique est évidente, ni celui du *Gottéron*, dont les dénominations française et allemande semblent avoir également une origine préromane [58], arrêtons-nous un instant au nom même de Fribourg. La nouvelle ville reçut certainement, dès sa fondation, des franchises ou libertés qui étaient probablement inspirées de celles de Fribourg-en-Brisgau. Ceci lui valut le nom allemand de *Freiburg*, *Fribourg*, qui signifie «le bourg libre». Dans les documents les plus anciens, soit dès 1162 environ, le nom de Fribourg se présente sous des formes tantôt germaniques, *Friborch*, *Friburg*, tantôt francisées, *Fribor*, *Fribour*. Notons que le nom de la ville était souvent accompagné primitivement d'un article; on disait «le Fribourg», et toutes les mentions du nom avec article apparaissent sous la forme française *al Fribor* (= au Fribourg) ou le plus souvent *dal Fribor* (= du Fribourg) [59]. Cette forme indique que la langue des Fribourgeois était apparentée aux dialectes franco-provençaux [60].

Sur la rive droite de la Sarine, relevons deux noms: *Stad* (Stadtberg), vieux mot allemand qui signifie place de débarquement; *Balm* (rue de la Palme), qui est commun à de nombreux toponymes dans toute la Suisse. Dans les bas quartiers, les rues sont généralement désignées, dans les plus anciens documents, par leur nom allemand, tel que *Undrigasza* (rue des Forgerons) [61].

[58] P. Aebischer, «Noms de cours d'eau fribourgeois», dans *Annales frib.*, 1925, p. 261 et s.

[59] P. de Zurich, *Les origines de Fribourg*, p. 31 et s., 51 et s., 96 et s., 246 et s.

[60] *Fribourg 1157*, p. 371.

[61] P. de Zurich, *La maison bourgeoise en Suisse. Le canton de Fribourg*, Zurich 1928, t. XX, p. IX.

Sur la rive gauche, voici d'abord la presqu'île de l'Auge, dont le nom apparaît pour la première fois en 1229 sous les formes *Augia* et *Ogia* [62]. Il s'agit manifestement de la forme romanisée du mot allemand *Au*, dont le sens général est «terrain plat au bord de l'eau». Une des rues de ce quartier, la rue d'Or [63], doit son nom primitif, *Golgasse*, à un terrain caillouteux. Cette ancienne racine de *Gol* a une origine incertaine, mais elle ne semble pas typiquement germanique. Une autre rue, dite de la *Lenda*, rappelle une *Ländte*, c'est-à-dire, en allemand, un port fluvial.

De l'Auge, on accède au plateau du Bourg par le Stalden. Ce chemin, cité pour la première fois en 1294 sous la forme francisée *ou Stauldo* [64], n'a cependant jamais quitté son nom allemand.

Dans le Bourg, contrairement à ce qui se passe dans les bas quartiers, ce sont les noms français qui apparaissent les premiers dans les documents. Tel est le cas de la rue *in la Merceri*, du *Marchie deis Bestes*, etc. [65]. Deux noms de lieu apparemment anciens étaient attachés à la région du grand fossé naturel qui séparait le Bourg des quartiers supérieurs. *Grabensaal*, *Grabintzales*, qui est d'origine allemande, mais dont l'étymologie complète reste encore à étudier, a désigné une partie de ce fossé. Au bas de la rue des Alpes se trouvait le lieu-dit *Petit-Paradis* [66], qui rappelle probablement un très ancien cimetière, peut-être rattaché à l'église de Notre-Dame.

Dans les autres quartiers, mentionnons *in grandi Hospitali*, *li Vila Nova*, *eis covents*, etc. [67]. Quelques toponymes y mériteraient également une étude approfondie, par exemple le *Beltzai* ou *Betzay* (colline du collège St-Michel) et le *Varis*.

Récapitulons ces quelques données toponymiques. Nous constatons que plusieurs de ces anciens noms ont une origine incertaine.

---

[62] Gumy, n° 387. *Schweiz. Idiotikon*, Frauenfeld 1881, art. *Au*, p. 5.

[63] H. Probst, *Gold, Gol, Goleten*, thèse lettres Fribourg 1936, p. 46 et s., 59 et s., 81 et s., 97.

[64] Joho, «Contributions à l'hist. des Englisberg», p. 25.

[65] P. de Zurich, *Les origines de Fribourg*, p. 107 et s., 117 et s., 127.

[66] *Ibid.*, p. 200. Dans un travail en préparation sur la topographie de Lausanne au moyen âge, je montrerai que l'ancien lieu-dit lausannois «le Paravix», lié à celui de Saint-Martin, rappelle peut-être le souvenir d'un cimetière mérovingien plutôt que celui d'une église disparue.

[67] P. de Zurich, *La maison bourgeoise*, p. X. Gumy, n° 747.

Les noms typiquement allemands sont tous attachés aux basses régions, qui semblent avoir été colonisées très tôt par une population de langue germanique; deux d'entre eux, en tout cas, ont été romanisés de bonne heure.

Les Zaehringen et leurs successeurs

La domination des ducs de *Zaehringen* a fait conclure à la prépondérance de l'élément germanique à Fribourg [68]. Certes, les Zaehringen étaient des seigneurs allemands; toutefois, ils menèrent dès le premier tiers du XIIe siècle une politique très active aussi en terre romande. A plusieurs reprises, nous les voyons même se détourner des affaires impériales pour se consacrer à celles de la Bourgogne transjurane (Suisse occidentale) [69].

Berthold IV se consacra particulièrement à notre pays. Il en favorisa les monastères et connut personnellement l'évêque Amédée de Lausanne. Cependant, une forte rivalité a certainement existé entre les ducs et les évêques. Vers 1152, l'évêque installait à Köniz les chanoines de Saint-Augustin; la fondation de Fribourg, peut-être aussi celle de Berne, qui selon certains historiens fut entreprise déjà alors, apparaissent comme une riposte de Berthold IV [70]. Sous l'épiscopat de Landry, qui dura jusqu'en 1177, Berthold réussit à affermir son autorité à Lausanne même; enfin, la création du décanat de Fribourg aux dépens de ceux d'Avenches et de Köniz, quelques années avant la mort de Berthold IV, fut un nouveau succès de la politique ducale au détriment de l'évêque.

Le dernier Zaehringen, Berthold V, semble s'être occupé, dans une plus large mesure encore, de ses domaines suisses. Ses démêlés avec l'évêque Roger, ses guerres prolongées contre le comte de Savoie, son expédition en Valais montrent l'intérêt qu'il voua notamment aux marches romandes de ses Etats.

Autre fait important: les derniers Zaehringen furent intimement

---

[68] Büchi, *Die Sprachgrenze*, p. 39.

[69] E. Heyck, *Gesch. der Herzoge von Zähringen*, Fribourg en Br. 1891, p. 359, 410, 471.

[70] Siegwart, p. 312 et s. *Fribourg 1157*, p. 33 et s. Heyck, p. 359, 371.

liés à la noblesse française par des mariages. Conrad épousa Clémence, de la famille des comtes de Namur; or, Namur était une cité wallonne, et le fondateur de Fribourg, fils de Conrad et de Clémence, a donc pu apprendre le dialecte français qui y était parlé. Son fils Berthold V épousa également une dame française, Clémence d'Auxonne.

C'est par leurs fondations de villes, surtout, que les Zaehringen ont pris une place éminente dans l'histoire. Là aussi, ils ont subi manifestement l'influence française. Le mot même de *bourg*, qui désignait ces fondations, vient de la France, où il était utilisé bien avant la première création urbaine des Zaehringen, Fribourg-en-Brisgau. Celle-ci a visiblement été inspirée du Bourg de Lausanne, qui existait déjà vers l'an 900 [71]. De même, certains châteaux des Zaehringen ont eu des modèles étrangers, comme celui de Berne [72], qui semble appartenir au type architectural anglo-normand. L'activité des deux derniers Zaehringen, comme fondateurs de villes, s'est exercée principalement en Suisse occidentale.

Il est dès lors hautement probable que les Zaehringen ont connu la langue de cette civilisation à laquelle ils ont fait tant d'emprunts et avec laquelle ils ont entretenu tant de relations.

D'ailleurs, les Zaehringen n'ont pas suivi d'aussi près qu'on pourrait le croire les destinées de Fribourg. Leur intervention dans les affaires de la ville n'est attestée que par de très rares documents. D'importants événements fribourgeois se sont déroulés sans eux, notamment les accords conclus entre Hauterive et les héritiers des sires de Glâne, et la consécration de la basilique en 1182.

Cette sorte de désintéressement pour les affaires de la ville apparaît plus nettement encore sous le règne des *Kibourg* (1218 à 1277), où les documents sur Fribourg abondent, mais où les interventions de ces comtes sont rares. A cette époque, on ne trouve qu'une dizaine d'actes définissant ou illustrant les liens qui unissaient Fribourg à ses seigneurs. Signalons en outre que les Kibourg, eux aussi, choisirent parfois des épouses françaises; ainsi, Hartmann

---

[71] *Fribourg 1157*, p. 38. F. Beyerle, *Zur Typenfrage in der Stadtverfassung*, in *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgesch., German. Abteilung*, t. 50, 1930, p. 39, 41. *Annales de Bourgogne*, 1960, p. 301.

[72] *Archiv des histor. Vereins Bern*, t. XLVI, 1961, p. XV.

le Jeune s'était uni à Elisabeth de Chalon, dont le souvenir reste lié au couvent fribourgeois des cordeliers.

Après l'extinction des Kibourg, ce fut Rodolphe de *Habsbourg*, comte puis roi, qui prit en mains les destinées de la ville. Cependant, lui et ses successeurs n'allaient pas tarder à être absorbés par les affaires d'autres pays; depuis lors, ils ne se préoccupèrent plus de Fribourg que d'une manière intermittente.

Chevaliers fribourgeois

Il nous reste à passer en revue la petite noblesse indigène, ces chevaliers qui devinrent bourgeois de la ville dès les origines. Il a été dit que ces petits seigneurs portaient généralement des noms allemands [73]. Voyons brièvement les principaux d'entre eux.

Le nom des sires de *Maggenberg*, qui avaient leur château près de Tavel, se trouve pour la première fois, autour de 1180, dans des documents concernant Hauterive et Hautcrêt, sous la forme francisée *Montmacon* qui fut souvent utilisée par la suite [74]. Il ne reparaît ensuite qu'en 1228, où Conrad de Maggenberg est témoin d'un arbitrage du comte de Neuchâtel [75]. Un peu plus tard, les Maggenberg font leur véritable entrée dans l'histoire en acquérant une part de la seigneurie de Pont-en-Ogoz [76]. Ils possédaient d'ailleurs d'autres domaines étendus en terre romande, et furent des bienfaiteurs de Hauterive. Guillaume Ier, au milieu du XIIIe siècle, épousa Isabelle de Blonay.

Une des figures les plus marquantes de cette dynastie fut certainement Ulrich, qui mourut à l'aube du XIVe siècle. Ulrich apparaît comme le plus «germanique» des Maggenberg. Il s'est acquis une place dans l'histoire, notamment, comme partisan fidèle de Rodolphe

[73] P. Boschung, «Freiburg, ein zweisprachiger Kanton», in *Alemann. Jahrbuch*, 1959, p. 207.

[74] *Recueil diplom.*, t. I, p. 4. P. de Zurich, *Les origines de Fribourg*, p. 266—273.

[75] A. Büchi, «Die Ritter von Maggenberg», in *Freib. Gesch.blätter*, 1908, p. 122.

[76] F. Rüegg, «Conrad von Maggenberg», in *Freib. Gesch.blätter*, 1957/58, p. 163 et s.

de Habsbourg. Néanmoins, la mission dont il fut chargé vers 1291 auprès du comte de Savoie montre à l'évidence qu'il possédait parfaitement la langue française [77].

Une autre famille fribourgeoise tout aussi illustre fut celle des *Englisberg* [78]. Ceux-ci n'ont jamais francisé leur nom; pourtant, ils furent probablement, plus qu'aucune autre famille fribourgeoise, liés à des monastères et surtout à des seigneurs romands.

Les nobles de *Villars-sur-Glâne* ou *Achars*, vassaux des sires de Glâne et de leurs successeurs, possédaient peut-être une partie de l'emplacement de Fribourg. Les *Rych* ou *Dives*, autre famille éminente, se sont signalés notamment par les importantes affaires qu'ils conclurent avec les comtes de Savoie. L'existence de nombreux domaines, tous en terre romande, est attestée par les documents du XIIIe siècle [79]. Les sires de *Düdingen*, mentionnés dans les chartes dès 1182, adoptent en général la forme française de leur nom, *de Duens*, qui est pratiquement la seule en usage jusqu'au milieu du XIIIe siècle [80]. Une partie de leurs biens fonciers se trouve également en Suisse romande.

Ces quelques données sont utilement complétées par une liste d'environ 170 bourgeois, qui date de 1301. Elle permet de constater que dans l'ensemble, l'élément français est en forte majorité, le quartier de l'Auge ayant toutefois une majorité de langue allemande [81]. Le XIIIe siècle a été marqué par une immigration principalement romande, qui entraîne plusieurs agrandissements de la ville. Cette prédominance romande se manifeste particulièrement dans la classe noble, généralement installée au Bourg, dans les milieux commerçants et le clergé, tandis que les immigrants de langue allemande sont pour la plupart des artisans [82].

---

[77] Joho, *Hist. des relations*, p. 128.

[78] Joho, «Contributions à l'hist. des Englisberg», p. 7 à 19.

[79] Diesbach, p. 71, 140. Gumy, nos 485, 544, 775 et passim. Joho, *Hist. des relations*, note 170.

[80] Gumy, nos 384, 412. P. de Zurich, *Les origines de Fribourg*, p. 273. En outre, certaines familles de la partie allemande du canton semblent avoir eu une origine romande, cf. *La Liberté* du 11 février 1964, p. 11.

[81] *Recueil diplom.*, t. II, p. 8. J. Zimmerli, *Die deutsch-franz. Sprachgrenze in der Schweiz*, II. Teil. Bâle et Genève, 1895, p. 88.

[82] Boschung, p. 209. Büchi, *Die Sprachgrenze*, p. 40.

En Suisse, dès le XIIIe siècle, les documents rédigés en allemand et non en latin se font de plus en plus nombreux. Cette évolution est particulièrement nette dans le nord et le centre de la Suisse, mais beaucoup moins à Fribourg, où l'on ne trouve, au XIIIe siècle, que deux documents en langue allemande [83]. Rappelons à ce propos une amusante anecdote que raconte Justinger. Vers 1324, les soldats de Fribourg et de Berne prennent d'assaut les châteaux d'Arconciel et d'Illens; «als nu die von friburg die rede hielten gen den von berne und aber böse tütsch retten, do sprachen si also: das burg ist fangen halb hunse, halb höwe» [84].

Dans les documents latins établis à Fribourg, on trouve de bonne heure des termes ou des manières d'écrire permettant de conclure que le scribe était de langue française. C'est déjà le cas dans quelques actes de donation du XIIe siècle [85]. Phénomène analogue dans plusieurs documents des années 1230 et même dans la charte de franchises de 1249, établie pourtant par les comtes de Kibourg [86]. Cependant, il faut attendre la fin du XIIIe siècle pour voir enfin des documents fribourgeois rédigés entièrement en français, et encore sont-ils rares pour commencer; l'usage de la nouvelle langue ne se généralisera que vers le milieu du XIVe siècle [87].

On est mal renseigné sur les scribes fribourgeois des premiers temps. Plusieurs d'entre eux ont certainement été des ecclésiastiques. Le premier que nous connaissions est Maître Pierre de Fribourg, prêtre de Villars-sur-Glâne, mentionné plusieurs fois vers 1230. Un autre scribe de cette époque est l'anonyme auquel nous

---

[83] R. Newald, «Das erste Auftreten der deutschen Urkunde in der Schweiz», dans *Revue d'hist. suisse*, 1942, p. 495, 502. J. Boesch, *Das Aufkommen der deutschen Urkundensprache in der Schweiz und seine sozialen Bedingungen*, thèse lettres de l'Université de Zurich, 1943, p. 61 et s., 88.

[84] C. Justinger, *Berner-Chronik*, éd. G. Studer, Berne 1871, p. 56.

[85] P. de Zurich, *Les origines de Fribourg*, p. 246 et s., 259, 266, 267, 271.

[86] F. E. Welti, «Beiträge zur Gesch. des älteren Stadtrechtes von Freiburg im Ue.», in *Abhandlungen zum schweiz. Recht*, fasc. 25, Berne 1908, p. 104.

[87] Boschung, p. 209. *Recueil diplom.*, t. I, p. 142, 155.

avons consacré un article récent [88]. Tous deux présentent un caractère romand certain.

Les relations extérieures de Fribourg

On sait que Fribourg cultiva très tôt d'importantes relations [89] avec des pays plus ou moins éloignés. Ce fut elle qui conclut les premières alliances de villes suisses, avec Berne au temps du dernier duc de Zaehringen, puis en 1243, avec Payerne en 1225, Avenches en 1239, Morat en 1245. Dès le milieu du XIIIe siècle, au plus tard, on voit ses négociants sur la route du Grand-Saint-Bernard, alors très animée; des Fribourgeois se fixent en Valais, d'autres vendent la toile à Gênes ou trafiquent sur la route de Payerne [90]. Pour deux denrées indispensables, notamment, Fribourg était absolument dépendante de ses importations: c'étaient le sel, qui provenait de Salins [91], et le vin, que les Fribourgeois faisaient venir soit de Lavaux, soit des vignobles du Vully et du lac de Bienne, toutes régions de langue française.

Ainsi, on doit constater que dans ses relations extérieures, Fribourg apparaît presque constamment tournée vers l'Occident et le Midi. Du côté des pays de langue allemande, les contacts semblent avoir été beaucoup moins nombreux [92]. Les foires de Zurzach, notamment, qui attirèrent tant de Fribourgeois, ne furent instituées que vers le milieu du XIVe siècle. Dans les premières décennies de son existence, la ville se rattache au monde romand.

Le décanat et les paroisses

Avant la fondation de la ville, la région fribourgeoise dépendait des décanats d'Avenches (rive gauche de la Sarine, y compris la

---

88 JOHO, *Le scribe de l'alliance*, p. 553.

89 JOHO, *Hist. des relations*, p. 31, 32, 55 et s.

90 *Ibid.*, p. 31 et notes 132 et 156. *Freib. Gesch. blätter*, 1957/58, p. 98. F. WIGGER, *Die Anfänge des öffentl. Notariats in der Westschweiz*, thèse lettres Fribourg 1950, p. 126.

91 J. J. BOUQUET, «Le problème du sel au pays de Vaud», dans *Revue suisse d'hist.*, 1957, p. 290 et s.

92 JOHO, *Hist. des relations*, p. 32.

future ville) et de Köniz (rive droite). Vers 1182, à l'époque de la consécration de l'église de Fribourg, le nouveau décanat de Fribourg fut constitué. Il comprenait 17 paroisses qui furent détachées des anciens décanats d'Avenches et de Köniz et s'étendait ainsi des deux côtés de la frontière linguistique. On comptait, outre la paroisse de Fribourg, 16 paroisses rurales, dont 8 étaient romandes. Son premier doyen fut Hugo, qui était d'abord simple curé de Fribourg et apparaît dès 1182 avec le titre de *decanus* de Fribourg; on ignore malheureusement son origine et son nom de famille [93]. Tous ses successeurs connus, jusqu'à la fin du XIIIe siècle, sont romands [94].

Avant d'être le siège d'un décanat, Fribourg fut donc une simple paroisse, qui se détacha, probablement dès la fondation de la ville, de la paroisse de Villars-sur-Glâne, démembrée elle-même de celle de Belfaux avant 1143. Malgré son indépendance, la paroisse de Fribourg conserva cependant des liens étroits avec l'église-mère; les quartiers supérieurs de la ville, notamment l'hôpital de Saint-Pierre, demeurèrent longtemps rattachés à l'ancienne paroisse.

Quant à Saint-Nicolas, église paroissiale de Fribourg dès les origines, il serait vain d'en rechercher le caractère linguistique. Rappelons qu'elle fut fondée par un duc allemand sur un terrain appartenant au couvent romand de Payerne. L'origine des curés qui s'y succédèrent est inconnue jusque vers 1280. Le vocable de Saint-Nicolas [95], lui, ne fournit également aucun indice, puisqu'il jouissait d'une vogue générale dans tout l'Occident.

Dans les quartiers inférieurs de la ville, sur les bords de la Sarine, de nombreux habitants étaient de langue allemande. L'Auge était néanmoins rattachée à la paroisse de Fribourg, étant sur la rive gauche; en revanche, les faubourgs situés de l'autre côté de la rivière firent partie des paroisses de Tavel et de Guin jusqu'au XVIe siècle.

---

[93] P. DE ZURICH, *Les origines du décanat*, p. 82 et s., 92 et s.

[94] M. REYMOND, *Les dignitaires de l'église de Notre-Dame*, dans *Mém. et doc. de la Suisse romande*, 2e série, t. VIII, 1912, p. 168.

[95] *Fribourg 1157*, p. 262. BENZERATH, p. 157 et s.

Ne quittons pas l'Auge sans évoquer les origines d'un établissement très intéressant qui s'y trouvait: *l'hôpital de Saint-Jean.*

L'Ordre des frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, connu plus tard sous le nom d'Ordre de Malte, se consacra principalement à la lutte contre les infidèles, ainsi qu'au ministère des âmes et à l'assistance. Il créa le long des routes une série d'hôpitaux destinés surtout aux pèlerins. L'Ordre s'installe en Allemagne vers 1160; en Suisse, on a admis que ses plus anciennes fondations, Münchenbuchsee (Berne) et Hohenrain (Lucerne), remontaient à environ 1180.

A Fribourg, l'«hôpital de Saint-Jean à l'Auge», appelé plus tard Commanderie, est mentionné dès 1229 [96]. Sa fondation remonte peut-être à cette année-là, puisque le Cartulaire de Lausanne, dans sa liste de 1228, ne le mentionne pas encore [97], mais peut-être aussi à 1224, année où Garin de Montaigu, grand-maître de l'Ordre, se rendit de Paris en Italie et passa peut-être à Fribourg [98]. On a prétendu, sur la base d'une légende incertaine et tardive, que cette fondation fut l'œuvre de deux Fribourgeois, Rodolphe de Hattenberg et Dietrich d'Englisberg, qui en fait ne sont jamais cités dans les documents de l'époque [99].

Les premiers commandeurs et frères connus, excepté Ulrich de Montchristin, portaient des noms allemands. En outre, l'hôpital était rattaché à la «langue» allemande, c'est-à-dire à la circonscription allemande de l'Ordre. Cependant, un monastère romand pouvait très bien dépendre d'une province allemande tout en conservant son autonomie linguistique. Remarquons en outre qu'une importante partie des domaines de l'hôpital se situait en terre romande. Autre fait essentiel: l'hôpital de Fribourg n'a été que le successeur d'un hôpital plus ancien, situé à *Magnedens* (sur la route de Bulle). En 1238, les deux maisons ne formaient qu'une

---

[96] J. K. Seitz, «Die Johanniter-Priester-Komturei Freiburg im Ue., mit Regesten», in *Freib. Gesch. blätter*, 1910—1911.

[97] *Cartulaire de Lausanne*, p. 19. *Fribourg 1157*, p. 230, 300.

[98] Seitz, 1910, p. 19.

[99] *Fribourg 1157*, p. 230, 300. Joho, *Contributions Englisberg*, p. 3 et 6.

seule et même institution, dirigée par Ulrich de Montchristin[100]. L'hôpital de Magnedens ne tarda pas à disparaître, et ses biens passèrent à celui de Fribourg; mais il avait une origine très ancienne. Son existence est attestée dès le milieu du XIIe siècle. En outre, un «hôpital de Jérusalem», qui était peut-être celui de Montbrelloz près d'Estavayer, mais plus probablement encore celui de Magnedens, est mentionné à deux reprises vers 1156, donc avant la fondation de Fribourg[101].

Dans tous les cas, il a certainement existé au milieu du XIIe siècle, en terre romande, pas très loin de Fribourg, un hôpital de Saint-Jean de Jérusalem qui aura, non moins certainement, influencé la maison de l'Auge lors de sa fondation. Celle-ci fut transférée en 1259 de l'autre côté de la Sarine; c'est l'actuelle église paroissiale de Saint-Jean.

L'*hôpital de Saint-Pierre*, cité pour la première fois en 1228 comme hôpital ou prieuré *de Fribourg* appartenant au Grand-Saint-Bernard[102], se trouvait à l'origine à une certaine distance hors des murs de la ville, dans la paroisse de Villars, sur la route de Bulle. De très bonne heure, il donna son nom au quartier dit des Hôpitaux.

L'*hôpital de Notre-Dame*[103], fondé vers 1247, fut dès l'origine un établissement laïque et bourgeois. Les premiers recteurs qui le dirigèrent semblent avoir été romands pour la plupart; de même, ses domaines les plus anciens étaient situés en majeure partie en terre romande.

Non loin de l'hôpital de Notre-Dame, et au milieu du XIIIe siècle également, fut fondé le couvent des frères mineurs ou *cordeliers*, qui est toujours en pleine activité. Cette fondation est l'œuvre d'un bourgeois, Jacques de Riggisberg, assisté de diverses personnalités ecclésiastiques, parmi lesquelles on trouve l'abbé de Hautcrêt, le prieur

---

[100] Archives d'Etat, Fribourg, Commanderie 1 et 2; Pont 66a. SEITZ, 1910, p. 20—21, et 1911, p. 3. *Montchristin* (Montecristino) et non *Morenstein*.

[101] JOHO, *Hist. des relations*, note 160. GUMY, n°s 70 et 308. P. CLEMENT. *Antiquus liber donationum Alteripe*, Fribourg 1952, n° 368.

[102] *Cartulaire de Lausanne*, p. 17 et 19. GUMY, n°s 418, 490, 564, 620.

[103] Actuel Hôpital des Bourgeois. Cf. J. NIQUILLE, «L'hôpital de Notre-Dame à Fribourg», dans *Archives de la Société d'hist. Fribourg*, 1921, notamment p. 284 et s., 376 et s.

des dominicains de Lausanne et un cordelier de Bâle[104]. Le couvent des cordeliers de Fribourg présente certainement, au moyen âge, des caractères français et allemands. Il était rattaché à la custodie de Bâle; cependant, au moment où il naquit, l'Ordre était dirigé par saint Bonaventure, qui résidait à Paris[105]. D'autre part, parmi les premiers amis et bienfaiteurs du couvent, on trouve surtout des noms romands.

Un élément essentiel est, bien entendu, l'activité de la communauté religieuse. Or, le ministère des âmes, notamment la prédication, prenait une grande place dans celle des frères mineurs. Il est évident que la prédication mettait les moines en contact direct avec le peuple et nécessitait de leur part un effort d'adaptation qui était, notamment, d'ordre linguistique; or, le quartier où les frères mineurs établirent leur maison, où ils déployèrent leur activité, était essentiellement romand[106].

Les *ermites de Saint-Augustin* s'installèrent à Fribourg, leur premier établissement «suisse», à une date qui doit être fixée après 1244, mais au plus tard en 1255. Cette année-là, l'abbé de Saint-Maurice envoya aux autorités fribourgeoises des reliques pour la nouvelle communauté[107]. Les ermites venaient alors d'entreprendre la construction de leur église dans le quartier de l'Auge. Des légendes, qu'il faut rejeter, placent la fondation de leur couvent en 1224 et l'attribuent à des bienfaiteurs[108] qui, en fait, ne se trouvent pas dans les documents fribourgeois de la première moitié et du milieu du XIIIe siècle. Cette fondation est peut-être l'œuvre de la famille Velga.

---

[104] C'est d'ailleurs grâce à sa conservation dans le fonds «Hautcrêt» des Archives cantonales vaudoises que ce document nous est connu. Cf. Joho, *La naissance de trois couvents*, p. 65.

[105] *Fribourg 1157*, p. 313. B. Fleury, «Le couvent des cordeliers de Fribourg», dans *Revue d'hist. eccl. suisse*, 1921, p. 30.

[106] Fleury, p. 35, 43. *Fribourg 1157*, p. 313.

[107] K. Elm, *Die Anfänge des Ordens der Augustiner-Eremiten im 13. Jh.*, thèse lettres Münster, 1957, p. 42 et s., 92. Diesbach, p. 91.

[108] A. Büchi, «Urkunden zur Gesch. des Augustinerklosters in Freiburg», in *Freib. Gesch.blätter*, 1896, p. 79. M. Strub, *Les monuments d'art et d'hist. du canton de Fribourg*, t. II, *La ville de Fribourg*, Bâle 1956, p. 247.

Les ermites de Saint-Augustin se vouaient aux études, à l'enseignement, à la cure d'âmes et à la prédication. A Fribourg, leur activité s'exerçait dans les bas quartiers, où l'élément allemand était fortement représenté. Fait curieux, cependant, tandis que les cordeliers étaient rattachés à une province allemande, les augustins de Fribourg dépendirent, à l'origine, du vicaire Jean de Gubbio, qui dirigeait l'Ordre en France et en Angleterre[109]. Le couvent de Fribourg fut rattaché ensuite à la province rhénane. N'oublions pas, cependant, qu'au XIIIe siècle déjà, Paris était le grand centre d'études auquel tous les augustins (et pas seulement ceux de la France) ambitionnaient d'aller s'instruire[110]. En outre, l'Ordre était fortement influencé par ses dirigeants italiens. Signalons enfin que ses constitutions présentaient des analogies avec celles des prémontrés et des cisterciens[111], ce qui permet de supposer l'existence de liens entre les augustins de Fribourg et les moines de Marsens et de Hauterive.

Conclusion

Dans ce travail, nous avons montré quelle fut, des origines au XIIIe siècle, la pénétration du christianisme et de ses institutions en pays fribourgeois et, parallèlement, comment les influences romandes s'y manifestèrent.

Situé hors des grandes zones de la civilisation romaine, le canton fut néanmoins, en certains points, christianisé de bonne heure. Les Burgondes pénètrent profondément dans le pays et se maintiennent sur la ligne de la Sarine. Dès les premiers siècles du moyen âge, l'emplacement de Fribourg est proche de la frontière linguistique, mais toujours du côté burgonde ou romand. La christianisation s'opère à partir du sud et de l'ouest du canton; dans la région de Fribourg, c'est Belfaux qui est le principal centre de la religion nouvelle. Dès l'époque carolingienne, au plus tard, de puissants monastères, tous romands, ainsi que l'évêque de Lausanne, ac-

[109] *Fribourg 1157*, p. 307. ELM, p. 94.
[110] ELM, p. 100.
[111] ELM, p. 108.

quièrent des domaines en pays fribourgeois, qui subit ainsi leur influence directe.

Lorsque la ville est fondée, elle ne tarde pas à se détacher du décanat d'Avenches et de la paroisse de Villars, tout en conservant un clergé où l'élément français prédomine. Elle s'instruit à l'école de Cluny, de Cîteaux, des ordres hospitaliers et mendiants. Ses propres établissements religieux et sociaux présentent toujours de fortes attaches avec le monde romand, soit par leur origine, soit par leur activité ou leurs biens fonciers.

La ville même est caractérisée par un dualisme linguistique, les éléments allemands étant toutefois groupés surtout dans les bas quartiers, et nettement minoritaires. Géographiquement, elle est tournée vers l'ouest. Economiquement, elle dépend de la Suisse romande, de la France et des communications avec l'Italie. Politiquement, elle dépend de seigneurs qui ne suivent que de loin ses destinées, mais entretient des relations étroites avec les familles nobles du pays, romandes pour la plupart.

Fribourg est ainsi, dans le premier siècle de son existence, une ville principalement romande. C'est beaucoup plus tard seulement que la langue allemande y prédominera, pour quelques siècles du moins, lorsque Fribourg sera entrée dans la Confédération suisse et resserrera ses liens avec Berne.